

LE GÉNÉRAL.

A pied, comme vous.

J'arriverai, mon ami, j'arriverai.

Le général, enchanté de partir à pied, en touriste, rentra rayonnant dans la salle où ne se trouvait plus qu'un seul voyageur, un soldat ; ce soldat se tenait à l'écart, ne s'occupait de personne, ne disait pas une parole ; son modeste repas tirait à sa fin. Le général le regardait attentivement. Il le vit tirer sa bourse, compter la petite somme qu'elle contenait et en tirer en hésitant une pièce d'un franc.

« Combien, Madame ? dit-il à madame Blidot.

MADAME BLIDOT.

Pain, deux sous ; fromage, deux sous ; cidre, deux sous ; total, six sous ou trente centimes. »

Le visage du soldat s'anima d'un demi-sourire de satisfaction.

LE SOLDAT.

Je craignais d'avoir fait une dépense trop forte. Vous avez oublié les radis.

MADAME BLIDOT.

Oh ! les radis ne comptent pas, Monsieur. »

Au moment où il allait payer, Elfy, à laquelle le général avait dit un mot à l'oreille, plaça devant le soldat une tasse de café et un verre d'eau-de-vie.

« Je n'ai pas demandé ça, dit le soldat d'un air moitié effrayé.

ELFY.

Je le sais bien, Monsieur ; aussi cela n'entre pas dans le compte ; nous donnons aux militaires la tasse et le petit verre par-dessus le marché. »

Le soldat se rassit et avala lentement et avec délices le café et l'eau-de-vie.

LE SOLDAT.

Bien des remerciements, Mamzelle ; je n'oublierai pas l'Ange-Gardien ni ses aimables hôteses. »

Le général s'approcha de lui.

« De quel côté allez-vous, mon brave ?

— Aux eaux de Bagnols, répondit le soldat surpris.

LE GÉNÉRAL.

J'y vais aussi. Nous pourrons nous retrouver au chemin de fer pour faire route ensemble.

LE SOLDAT.

Très-flatté, Monsieur, mais je vais à Domfront pour prendre la correspondance du chemin de fer...

LE GÉNÉRAL.

Et nous aussi. Parbleu ! ça se trouve bien ; nous partirons demain ! tous trois militaires ? Ça ira bien !

LE SOLDAT.

Il faut que je parte tout de suite, Monsieur ; on m'attend ce soir même pour une affaire importante. Bien fâché, Monsieur ! nous nous retrouverons à Bagnols. »

Le soldat porta la main à son képi et sortit avec le même air grave et triste qu'il avait en entrant. Sur le seuil de la porte, il aperçut Jacques et Paul qui rentraient en courant. Il tressaillit en regardant Jacques, le suivit des yeux avec intérêt.

La journée s'acheva gravement.

Le lendemain on se réunit pour déjeuner ; il fallait partir avant neuf heures pour arriver à temps.

« Allons, dit le général se levant le premier, adieu, mes bonnes hôteses, et à revoir. »

Il embrassa madame Blidot, Elfy, les enfants et se dirigea vers la porte. Moutier fit comme lui ses adieux, mais avec plus de tendresse et d'émotion. Et il suivit le général en jetant un dernier regard sur Elfy.

La route ne fut pas longue. Ils arrivèrent à Domfront, trop tard pour prendre la correspondance ; le général loua une voiture, qui heureusement, était attelée d'un excellent cheval, et ils arrivèrent à temps pour le départ du chemin de fer de quatre heures.

Après avoir dîné un peu à la hâte, ils allèrent prendre leurs billets au guichet ; le général reconnut le soldat qu'il avait vu la veille à l'Ange-Gardien.

« Trois billets, Moutier ; trois de premières ! » s'écria le général.

Moutier lui en passa deux et en garda un, sans comprendre le motif de cette nouvelle fantaisie du général. Celui-ci donna un des billets au soldat, qui le suivait de près ; le soldat porta la main à son képi et remercia le général quand il l'eut rejoint. Ils montèrent tous trois dans le même wagon, Moutier ayant été expédié en éclairer pour garder les trois places.